

Propos d'un vieux garçon : le diplôme matrimonial

Autor(en): **Bert-Net**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 32

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207968>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

Le diplôme matrimonial.



Je viens d'apprendre par les journaux une chose qui m'a fait grand plaisir. La Norvège, pays de progrès, se prépare à instituer un examen obligatoire pour toutes les jeunes filles qui aspirent à goûter aux douceurs de l'hyménée. Les candidates ayant satisfait aux exigences de cette épreuve obtiendront le « diplôme matrimonial ».

— Beau progrès, me dira-t-on, que d'avoir inventé un diplôme de plus! N'en avons-nous déjà point assez? Toute jeune fille « bien » en possède une douzaine: diplômes pour avoir suivi des cours de français, allemand, italien ou espagnol; peinture, pyrogravure, broderie, dentelle au fuseau; solfège, violon, chant, et — aussi, hélas — piano. Tous ces diplômes, qui s'entassent au fond des tiroirs, donnent-ils l'assurance que la jeune fille sera une compagne aimante, dévouée et pratique? Lui confèrent-ils les qualités d'une maîtresse de maison accomplie et sachant « mettre la main à la pâte »?

Non! n'est-ce pas? Aussi, foin de tous ces diplômes sans valeur, y compris celui qu'on veut instituer.

— Que non pas! Si je me réjouis à cette idée du futur « diplôme matrimonial », c'est que ce diplôme-là ne sera pas comme les autres.

Pour l'obtenir, il faudra subir un examen portant, non sur de vains talents d'agrément — superficiels et souvent inexistants, — mais bien sur des qualités plus pratiques et plus solides. On questionnera les futures maîtresses de maison sur l'économie domestique, la tenue du ménage et tout particulièrement la cuisine.

Et plus d'une brave fille, travailleuse et adroite, sortira à son honneur de l'épreuve, tandis que sa jeune maîtresse, la reine des salons, la musicienne admirée, qui exécute avec maîtrise les gammes les plus vertigineuses et les vocalises les plus risquées, ne saura comment s'y prendre pour cuire un simple pot-au-feu ou préparer une tasse de café.

Elle échouera piteusement et ne sera donc pas mariable. Je m'en réjouis fort, car si cet échec est humiliant pour elle, il est pour le pauvre homme qui aurait pu devenir l'époux d'une telle jeune fille une véritable bénédiction.

BERT-NET.

4 FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

D'Yverdon à Londres, en barque.

Le dernier jour d'avril (1725), nous partîmes de Bonn et nous arrivâmes sur les onze heures à Cologne, qui est une fort grande ville. On nous dit qu'il y avait autant d'églises qu'il y a de jours dans l'an. Nous fîmes voir la cathédrale qui passe pour être une des plus belles de l'Allemagne. Cologne a un privilège bien singulier, qui est que son souverain n'y peut pas résider, ni même y coucher une nuit sans le consentement du Magistrat.

Nous partîmes de Cologne environ à 3 heures après-midi, malgré tout ce que nous pûmes faire pour engager notre conducteur à attendre M. Morisson, fils de M^{me} de Joffrey, et un autre de nos messieurs qui se promenaient encore par la ville. Après avoir vogué environ une heure, nous vîmes venir après nous un petit bateau, dans lequel étaient nos deux messieurs. M. Morisson était si en colère de ce qu'on était parti sans lui, que dès qu'il fut près de nous il menaça de sa canne notre conduc-

PARFAITS ALPINISTES

X et Z, piolet en main et gourdes pleines, partent très fiers pour aller mépriser le citadin au sommet d'un « horn » quelconque, où « le chamois broute en paix » et apprend l'anglais sur les boîtes de « chicao » abandonnées dans les rocailles.

X et Z s'en vont, dis-je, en faisant des pas gigantesques, si possible, sur l'asphalte. Le crissement, au contact de la pierre et des clous, produit sur les badauds un petit effet qui n'est pas à négliger. Dans ce léger cri sont contenues toute l'horreur, toute l'angoisse de l'homme dont la partie la plus chère et la plus charnue vient s'aplatir sur le rocher après un saut de 500 mètres.

Dans le chemin de fer, il est d'usage de déplier une carte (« Dufour » en général), puis les parfaits montagnards pourront se livrer, pour l'édification de la galerie, à une petite dissertation concernant les différentes qualités des piolets fabriqués à Zermatt ou à Davos.

Parfois, une gourde se met à pleurer son contenu sur le dos d'un voyageur bénévole et candide. Ceci est assez humiliant pour le parfait alpiniste.

11 heures. — En plein pierrier. On a dépassé les pentes boisées. X donne des conseils à Z.

— Un pas à la seconde, s'il te plaît.

— Respire par le nez, expire par la bouche, n'est-ce pas, et surtout ne bois pas, tu transpireras.

Z meurt de soif et, de temps en temps, engloutit une lampée à l'insu de X.

12 heures (35° à l'ombre). — X et Z s'attaquent au névé. Les lunettes de glaciers sont exhibées. Désormais, ce sera le crépuscule pour eux.

8 h. ½ du soir. — Durant toute l'après-midi, une lumière semblable à celle que reçoit Saturne vient baigner leurs rétines.

Lors, arrive l'instant d'enduire son mâle visage de lanoline pour se garantir des coups de soleil.

Lanoline et transpiration vont mijoter durant 3 heures sous les éclaboussures du soleil. Cela vous donnera quelque chose de très déliquescence. L'alpiniste pourra enrichir la gamme de ses sensations gustatives par un petit coup de langue directement passé sur les lèvres.

Au sommet — La vue est superbe, c'est-à-dire, précisons, aurait été superbe, malheureusement une maudite brume voilait l'horizon. Oh! mais sans cela...

teur. Il ne s'en tint pas là: il n'eut pas plutôt mis le pied dans notre bateau qu'il lui en déchargea plusieurs coups. Le batelier ne se trouva pas d'humeur à les recevoir paisiblement. Il saisit son agresseur par la gorge, le terrassa d'un coup de poing et lui donna nombre de gourmades. M^{me} de Joffrey, qui était à l'autre bout du bateau, frémît de voir traiter de cette façon-là son cher et bien-aimé fils. Malgré sa grosseur et son embonpoint, elle vole au champ de bataille; pour y arriver elle passe avec une légèreté étonnante par dessus plusieurs personnes et plusieurs ballots de marchandises et va donner avec un courage héroïque nombre de coups de poings à l'ennemi de son fils, qu'il rendit avec usure au pauvre M. Morisson, qu'il tenait toujours sous lui. Comme ce combat se passait sur un des bords du bateau, cela le fit extrêmement pencher de ce côté-là, ce qui jeta l'épouvante dans tout l'équipage, excepté les combattants, qui ne s'en aperçurent pas. Nos dames jettèrent des cris de peur, voulurent changer de place et firent encore plus pencher le bateau, qui manqua réellement alors de renverser. En un mot, il y eut dans toute notre barque un désordre et un tintamarre affreux, qui ne cessa que lorsque nos valeureux champions furent las de donner et de recevoir des coups de poings, malgré tout ce que nous pûmes faire pour calmer leur fureur.

Nous arrivâmes assez tard à un mauvais village

À la descente, la montagne est un véritable délice. On se tord les pieds, qui passent à l'état marmeladiforme, on se pétrit les intestins et on hurle avec des voix de camelots: « C'est ici qu'on oublie la terre et ses douleurs! » et aussi, en général, sa canne, sa gourde.

Trois jours après, X montre à Z des photographies de leur course:

— Tiens, voilà la mieux réussie, épatante de netteté.

— Oui! pas mal! Mais où était-ce? je ne me remets pas très bien.

— Mais si, tu te souviens, à droite en montant, près de la petite fontaine.

— Ah oui, je me souviens, là où nous avons fini la bouteille d'Yvorine.

— Parfaitement. — Là où je dois avoir perdu mon couteau militaire.

— Parfaitement.

— Épatant, tout de même, cette course, hein?

— Épatant! P. D.

COIFFURES DE FEMMES

V

Sous la Révolution et le Directoire.

PENDANT les premiers moments de la Révolution les modes continuèrent à ressembler à ce que nous venons de les voir, mais en s'alourdissant, avec des cocardes, des trophées militaires, etc. Les femmes se coiffaient à la Victoire, à la Bastille, à la Nation.

La peur força bientôt toutes les classes à se confondre, et tout le monde porta de simples bonnets; l'un d'eux est arrivé jusqu'à nous, celui à la Charlotte Corday.

La tourmente révolutionnaire passée, les classes n'existant plus, le talent seul comptait chez les hommes; tandis que chez la femme, comme on n'admirait que la beauté plastique, les *Impossibles* de la Nouvelle France, sous le Directoire, arrivèrent peu à peu au nu. Au bras plus de manches, plus de chaussures, mais l'enroulement des lanières antiques. La chemise portée depuis 2000 ans était une vieilleries; elle fut supprimée et il ne resta que la culotte de soie rose, avec des robes de linons légers et d'étoffes souples et transparentes.

La chevelure est alors ramenée par devant sans chignon en une touffe libre, avec un certain désordre, ombrageant le front. La masse des cheveux encadre le visage sous lesquels il est tout enfoui et on les recouvre d'un grand

nommé Wistorp, où nous fîmes fort mal à tous les égards. Nos dames y eurent cependant des lits; mais pour nous, nous fîmes obligés de coucher sur la paille. Nous en partîmes le 1^{er} mai de grand matin pour pouvoir arriver de bonne heure à Dusseldorp, capitale du duché de Berguen, qui est une assez jolie ville. L'électeur palatin qui possède ce duché y a un palais que nous allâmes voir. Ce que nous y vîmes de plus curieux est un cabinet assez grand où il y a de grandes glaces au plafond, contre les murailles et contre les portes, qui se joignent si bien qu'elles paraissent toutes d'une seule pièce. Mais ce qu'il y a de particulier, c'est que ces glaces sont toutes taillées à facettes, de sorte que si vous vous y trouviez vous y verriez plus de vingt mille messieurs B. Ce nombre infini de vos portraits vous frapperait et vous éblouirait.

César de Saussure conte son entrée en Hollande, à Arnheim, et dit combien agréablement il est frappé par la propreté hollandaise. Il remporte de moins bonnes impressions de certaines hôtelleries.

Nous arrivâmes assez tard à Culenburg. Les portes de la ville étaient déjà fermées, ce qui nous obligea de loger dans un assez mauvais cabaret au bord de la rivière. Nous y eûmes un très chétif souper et nous y fîmes encore plus mal couchés. Cependant, le lendemain matin, on nous fit un long